

Observatoire du Management Alternatif
Alternative Management Observatory

Fiche de lecture

Les Raisins de la colère

John Steinbeck

1939



Fleur d'Harcourt – Mars 2011
Majeure Alternative Management – HEC Paris – 2010-2011

Les Raisins de la colère

Cette fiche de lecture a été réalisée dans le cadre du cours « Histoire de la critique » donné par Eve Chiapello et Ludovic François au sein de la Majeure Alternative Management, spécialité de troisième année du programme Grande Ecole d'HEC Paris.

Gallimard, Paris, 1947

Première date de parution de l'ouvrage : 1939 pour la version originale

Résumé : A sa sortie de prison, Tom Joad retrouve l'Oklahoma dévasté par la sécheresse. Chassée par la misère, sa famille se joint au cortège de véhicules traversant les Etats-Unis pour gagner la Californie où les grands propriétaires embauchent des bras pour les récoltes. Déracinés, ils découvrent un univers régi par les lois aveugles de l'offre et de la demande et vivent un basculement du monde.

Mots-clés : Exode, Exploitation, Propriété, Famille

The Grapes of Wrath

This review was presented in the “Histoire de la critique” course of Eve Chiapello and Ludovic François. This course is part of the “Alternative Management” specialization of the third-year HEC Paris business school program.

Gallimard, Paris, 1947

Date of first publication : 1939

Abstract : Once released from prison, Tom Joad goes back to Oklahoma to find his land dried off. Out of poverty, his family joins the many trucks driving to California, where land-owners are supposedly hiring people. Uprooted, Tom and his family have to get used to a new social context ruled by cold-blooded market. They experience a pessimistic new world.

Key words : Exodus, Exploitation, Property, Family

Charte Ethique de l'Observatoire du Management Alternatif

Les documents de l'Observatoire du Management Alternatif sont publiés sous licence Creative Commons <http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/fr/> pour promouvoir l'égalité de partage des ressources intellectuelles et le libre accès aux connaissances. L'exactitude, la fiabilité et la validité des renseignements ou opinions diffusés par l'Observatoire du Management Alternatif relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Table des matières

<u>1. L'auteur et son oeuvre</u>	<u>4</u>
1.1. Brève biographie.....	4
1.2. Place de l'ouvrage dans la vie de l'auteur.....	5
<u>2. Résumé de l'ouvrage.....</u>	<u>6</u>
2.1. Plan de l'ouvrage.....	6
2.2. Principales étapes du raisonnement et principales conclusions.....	6
<u>3. Commentaires critiques</u>	<u>8</u>
3.1. Avis d'autres auteurs sur l'ouvrage.....	8
3.2. Avis de l'auteur de a fiche.....	8
<u>4. Bibliographie de l'auteur</u>	<u>13</u>
<u>5. Références</u>	<u>15</u>

1. L'auteur et son oeuvre

1.1. Brève biographie

Né en 1902 à Salinas, en Californie, John Steinbeck restera toujours attaché à sa terre natale où se déroulent nombre de ses romans. Egaleme nt fasciné par New York, où il part exercer plusieurs activités, tour à tour maçon, reporter, puis gardien de maisons, il oscille entre ces deux pôles depuis l'époque de ses études à Standford qu'il n'acheva jamais, rappelé en permanence par les ranchs de Salinas. Il connaît son premier succès littéraire en 1935 avec le roman humoristique *Tortilla Flat* qui lui vaut sa première récompense littéraire, la médaille d'or du Commonwealth club of California. Ses œuvres prennent rapidement un ton plus sérieux avec *Des souris et des hommes* et *En un combat douteux*, publiés en 1936 et 1937. Il publie en 1939 ce qu'il considère comme son meilleur ouvrage, *Les Raisins de la colère*, conseillant toutefois à son éditeur de prévoir un petit tirage. Le souci de raconter la misère et les luttes de son époque ne s'arrête pas aux évolutions économiques et sociales causées, notamment, par la Grande Dépression ; il se traduit également par son activité d'écrivain-reporter notamment pour le *New York Herald Tribune* (NYHT) pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre du Vietnam. Il aura ainsi l'occasion d'effectuer en 1947 avec le photographe Robert Capa un voyage en Russie pour le NYHT – ce qui n'atténua pas les soupçons de sympathies communistes qu'on lui prêtait –, et de nombreux voyages en Angleterre ainsi qu'aux Etats-Unis à la fin de sa vie. Il se prête à d'autres types d'écritures, écrivant le scénario de *Lifeboat*, en 1944, et surtout en participant au film *Viva Zapata !* d'Elia Kazan en 1952, année de la publication de *A l'Est d'Eden*. Nombre de ses romans seront d'ailleurs adaptés de son vivant au théâtre ou en tant que comédie musicale, adaptations favorisées sans doute par deux caractéristiques de son écriture, qui mêle dialogues purs et longs intermèdes descriptifs. Il meurt en 1968 à New York.

S'il a connu de son vivant une certaine notoriété, qui culmine avec l'attribution du prix Nobel de littérature en 1962, Steinbeck s'est efforcé de rester discret, refusant par exemple que l'on donne son nom à une école de Salinas.

1.2. Place de l'ouvrage dans la vie de l'auteur

John Steinbeck écrit dans le contexte de la crise de 1929 et de la Grande Dépression qui suivit. Ce roman met en scène les bouleversements sociaux contemporains : pauvreté des familles de cultivateurs, attirés par le mirage de la prospérité californienne, dislocation des solidarités locales et familiales, exploitation d'une nouvelle sorte de travailleurs pauvres. Ce long roman de plus de six cent pages se présente donc en quelque sorte comme un miroir des évolutions de la société. L'auteur s'est d'ailleurs documenté en visitant des camps de travailleurs californiens, et écrira par la suite des reportages journalistiques, ainsi que des scénarios de films : son écriture entretient donc un rapport assez étroit avec la réalité. Son appartenance au genre littéraire apparaît toutefois nettement dans la poésie de la narration, en particulier des nombreuses descriptions. Mal reçu lors de sa publication, l'ouvrage est même attaqué par un membre du Congrès et interdit dans plusieurs villes de Californie. C'est cependant avec cet ouvrage que Steinbeck s'impose comme écrivain américain de premier plan, puisqu'il obtient le prestigieux prix Pulitzer en 1940, lorsqu'il est adapté au cinéma.

L'ouvrage présente une structure duale : les épisodes de récits sont interrompus par des intermèdes de nature descriptive, comme celui qui relate la transformation de la terre, abîmée par la sécheresse, au début du roman.

Nombre des thèmes abordés dans l'œuvre sont communs à d'autres romans : le décor californien est par exemple celui du *Poney rouge*, celui du rêve d'une vie meilleure commun à *Des souris et des hommes*, tandis que la désillusion rattrape tous les héros de ces romans. Une étrange figure de héros se dessine ainsi au fil des œuvres, à rebours de la conception glorieuse de personnages triomphants, dans un univers où ceux qui réussissent incarnent avant tout l'inhumanité, la dissolution des liens, la négation des valeurs. Cette vision pessimiste, cristallisée dans l'échec final de la famille, est remplacée dans son adaptation cinématographique par un épilogue plus heureux.

2. Résumé de l'ouvrage

2.1 Plan de l'ouvrage

Le roman est composé de trente chapitres numérotés. On peut identifier trois types de chapitres. Les premiers mettent en scène les aventures de la famille, d'autres les tenanciers d'un bar au bord de la route, qui assistent en spectateurs au défilé des convois vers l'Ouest, et les derniers enfin embrassent les événements d'un point de vue surplombant, qu'il s'agisse de l'observation fine des transformations de la terre ou d'analyses des développements de la situation économique. Ces derniers se distinguent par une tonalité lyrique, visible par exemple dans la personnalisation des Etats et l'utilisation des phrases nominales. Ils ont également un caractère presque biblique, à la fois par leur aspect prophétique et par leur écriture soignée. Les allusions bibliques sont d'ailleurs nombreuses dans le roman, qui a pour titre le symbole fortement connoté du raisin.

2.2 Principales étapes du raisonnement et principales conclusions

La trame dramatique s'organise autour du départ vers la Californie de la famille Joad. Tom Joad, libéré de prison sous condition, regagne la ferme familiale en compagnie d'un ancien pasteur submergé par les doutes, et devenu par conséquent socialement inutile. Il arrive la veille du départ prévu pour la Californie, et se joint au convoi organisé par sa famille. La route est difficile et les réserves de la famille sont minces. L'expédition rassemble Man, Pa, les grands-parents, de jeunes enfants, le pasteur, un oncle alcoolique qui n'en finit pas d'expier un péché que tous ignorent, sans doute la mort de sa femme, la fille aînée, enceinte, ainsi que son mari. Le grand-père, qu'il avait fallu assommer pour l'emmener de force, car il refusait de quitter sa terre, meurt en route ; la grand-mère le rejoint peu après. Pour préserver sa famille à un moment difficile du voyage, Man leur cache ce décès et demeure une journée entière allongée à côté du cadavre, ce qui constitue un tournant important pour elle. La famille

Joad sympathise avec une autre famille, moins bien armée encore, et des liens de solidarité se nouent avant qu'ils ne se séparent par souci de ne pas se pénaliser, afin que chacun ait sa chance. Le mari de Rose, la fille aînée enceinte, disparaît un jour, sans explication ; il est sous-entendu dans les discours des personnages qu'il n'a sans doute pas supporté l'incertitude et considéré le convoi familial comme une entrave, alors que Man, en particulier, incarne la certitude que la solidité des liens familiaux est leur arme la plus précieuse. L'un des fils, considéré comme simplet, quitte également sa famille pour tracer sa route.

La Californie est leur objectif, rêvé en permanence comme un pays de Cocagne, riche de fruits et de travail. L'arrivée est d'abord savourée comme une victoire, avant que les rumeurs récoltées au fil des rencontres, en route, ne s'avèrent vraies : les grands propriétaires ont diffusé des tracts annonçant des besoins de main-d'œuvre importants pour les récoltes, déclenchant une ruée vers l'Ouest. Les travailleurs sont donc arrivés en nombre, partageant le même urgent besoin de gagner de quoi se nourrir, ce qui permet aux employeurs de leur imposer des prix ridicules, chacun cédant à la nécessité de gagner malgré tout quelques sous. Les habitants de la région, qui voient d'un mauvais œil cet afflux de réfugiés de la faim, aidés par les forces de l'ordre, les maltraitent et brûlent leurs effets pour faire disparaître les camps.

La famille finit par trouver refuge au camp de Weedpatch, autogéré par les habitants qui participent tous aux tâches d'entretien et réussissent à recréer des liens de respect et d'entraide. Le manque de travail les contraints à reprendre la route, pour arriver dans une plantation de pêches, où ils comprendront vite qu'ils remplacent les travailleurs de la veille qui font grève pour protester contre la diminution de leur salaire, et que le même sort les attend. Le héros, Tom, retrouve le pasteur, qui avait quitté la famille, et fait partie d'un groupe qui essaye de faire comprendre aux travailleurs que leur intérêt est commun et consiste à s'unir. La réunion est interrompue par des gardes, dont l'un tue le pasteur, immédiatement frappé par Tom qui lutte depuis quelque temps contre la violence qui monte en lui.

Il finit par quitter sa famille par peur d'être pris. Le dernier fils tombe malade, ainsi que la fille aînée enceinte, qui accouche d'un enfant mort, tandis qu'un des fils se marie. Un déluge de pluie s'abat sur le camp ; les hommes luttent en vain contre l'eau en construisant une digue arrachée par un arbre abattu. La pluie noie le moteur du camion, et contraint la famille à partir à pied. Ils trouvent refuge dans une grange dans laquelle sont installés deux jeunes hommes dont l'un meurt de faim. Rose de Sharon lui donne alors le sein encore gorgé du lait de son enfant mort-né.

3. Commentaires critiques

3.1 Avis d'autres auteurs sur l'ouvrage

Le roman, interdit lors de sa publication dans certaines villes de Californie, et remanié à l'occasion de son adaptation cinématographique, valut à l'auteur une reconnaissance rapide de son talent, avec le prix Pulitzer dès 1940, et le prix Nobel en 1962. Le succès de cette adaptation contribua également à la postérité de l'œuvre.

3.2 Avis de l'auteur de la fiche

Outre sa qualité littéraire, ce roman est remarquable par l'actualité des thèmes développés. Toutes les remarques naissent de la bouche d'hommes de la campagne, et sont marquées par le sceau du bon sens ; c'est en quelque sorte le détour de l'étranger, incarné ici par les hommes de campagne découvrant une nouvelle organisation économique impliquant une autre forme de relation à la terre et aux hommes, qui fait apparaître l'absurdité de la situation.

Déshumanisation

La question des responsabilités est abordée dès les premières pages, lorsque Tom demande à un chauffeur routier de le prendre en stop. Ce dernier n'a pas le droit de le faire et risque des sanctions de son employeur. La possibilité de désobéir pour rendre service est résumée dans l'opposition des figures du « *chic type* » et du « *salaud de richard* » (page 15). Le thème de la disparition de l'humain derrière l'institution est repris lorsque les saisies de propriété sont évoquées :

« Si c'était une banque ou une compagnie foncière qui possédait la terre, le représentant disait : « la banque ou la compagnie... a besoin...veut...insiste...exige... » comme si la banque ou la compagnie étaient des monstres doués de pensée et de sentiment qui les avaient eux-mêmes subjugués »¹.

¹page 48

Les agents ne se réfugient pas seulement derrière les institutions, certains découvrent en eux une vénération pour ces agents nouveaux. La déshumanisation de la propriété apparaît nettement lorsque l'un d'eux se laisse aller à donner des explications :

« -- *Oui, mais la banque n'est faite que d'hommes.*

--*Non, c'est là que vous faites erreur ... complètement. La banque ce n'est pas la même chose que les hommes. Il se trouve que chaque homme dans une banque hait ce que la banque fait, et cependant la banque le fait. C'est le monstre. C'est les hommes qui l'ont créé, mais ils sont incapables de le contrôler* »².

La rupture de l'homme avec la nature est nettement illustrée par l'arrivée des tracteurs venus raser les propriétés : l'homme assis sur une machine n'a aucun contact avec la terre qu'il détruit.

L'attachement à la nature apparaît dans le registre particulièrement poétique utilisé pour la décrire ; les métaphores animales sont permanentes et servent de référence, en particulier pour montrer comment les machines se meuvent. Elle semble reprendre son cours indépendamment du destin des personnages, envahissant ainsi la maison abandonnée, livrée à la nuit, au vent, au soleil et aux chats sauvages (page 162).

Transformations de la société

Deux camps se dessinent, les sédentaires et les nomades: ceux qui restent fascinés et attachés à la terre, dont l'emblème est le grand-père, qui meurt d'avoir quitté ses racines, et la famille Joad dont le rêve californien est lui aussi en permanence connecté à la terre, qu'il s'agisse de vergers d'orangers ou de champs. La première fissure apparaît avec la fuite du mari de Rose, la fille aînée, qui se sépare de la famille en route, incapable de supporter l'inconnu. Cette figure n'est jamais ouvertement critiquée par les personnages, par respect pour Rose, mais on sent leur mépris et leur peu d'espoir quant à son avenir : ayant quitté le groupe, il se retrouve sans ressource. Une des premières dichotomies dessinées consiste à voir le groupe comme un frein ou comme une force : c'est cette deuxième conviction qu'incarne le personnage maternel.

Le pouvoir est confisqué par un nouveau type d'acteurs : ceux qui rachètent les biens de ceux qui n'ont pas le choix. Les hommes se résolvent à vendre ce qui leur reste pour peu de choses, ils sont en situation de faiblesse vis-à-vis de l'acheteur qui sait qu'ils n'ont pas le choix :

²Page 51

*« Et maintenant ils étaient las et effrayés parce qu'ils avaient affronté un système qu'ils ne comprenaient pas et qui les avaient vaincus. Ils savaient que les chevaux et la charrette valaient beaucoup plus que cela. Ils savaient que l'acheteur en tirerait bien davantage, mais ils ne savaient pas comment s'y prendre. Ils ignoraient les secrets du marchandage ».*³

Les règles de fonctionnement ont changé et ceux qui n'en connaissent pas les rouages sont condamnés :

« Nul homme, quelles que fussent ses capacités, quel que fût son amour de la terre et des choses qui poussent, ne pouvait subsister s'il n'était en même temps bon commerçant » ; « L'agriculture devenait une industrie [...] »

Démesure

La démesure est fortement liée à la déshumanisation :

*« C'est la propriété qui devient l'homme. Il ne peut pas faire ce qu'il veut, il ne peut pas penser ce qu'il veut. C'est la propriété qu'est l'homme, elle est plus forte que lui. Et il est petit au lieu d'être grand. Il n'y a que sa propriété qui est grande...et il en est le serviteur »*⁴.

Enoncée par des hommes sans études, cette remarque a la force du bon sens, accentuée dans son authenticité par l'incorrection grammaticale. La fiction, et la mise en scène de personnages, restaurent la capacité du lecteur à interroger le réel, et à débusquer l'évidence noyée dans l'opacité du monde. Cette fonction de la littérature est par exemple exprimée par René Girard :

« Il a fallu emprunter à la littérature, toujours plus forte que la littérature sur le plan des rapports existentiels⁵ ».

La capacité de la littérature à mettre en scène des figures humaines prises dans les transformations du monde est sans doute ce qui lui confère son pouvoir de révélation, de mise en lumière des bouleversements, le cas échéant de leur absurdité au regard de l'homme.

Démesurée, la possession engendre l'aliénation. L'idée même d'« un million d'arpents » provoque l'effroi :

« Doit être fou. Pas possible autrement » ; « s'il a besoin d'un million d'arpents pour se sentir riche, à mon idée, c'est qu'il doit se sentir bougrement pauvre en dedans

³page 137

⁴page 56

⁵ Girard, R. (1994). Quand ces choses commenceront. Paris, Arléa, page 167.

de lui, et s'il est si pauvre en dedans, c'est pas avec un million d'arpents qu'il se sentira plus riche [...] »⁶.

Que la richesse matérielle n'est pas liée au bonheur, c'est l'un des thèmes de la critique artiste, qui s'ajoute à des thématiques jusqu'alors plutôt sociales.

Pessimisme

A plusieurs reprises, les personnages expriment des idées extrêmement négatives sur l'avenir, non seulement le leur, mais celui de cette nouvelle organisation économique qui a détruit les structures sociales. Les paradoxes de ce nouvel ordre semblent le condamner :

« Et les Sociétés et les Banques travaillaient inconsciemment à leur propre perte. Les vergers regorgeaient de fruits et les routes étaient pleines d'affamés [...] »⁷.

Les hommes sont ainsi choqués par les mesures prises pour éliminer la surproduction – mesures encore en vigueur et organisées notamment par l'Union Européenne – :

« Il y a là un crime si monstrueux qu'il dépasse l'entendement [...]. Il y a là une faillite si retentissante qu'elle annihile toutes les réussites antérieures [...] Dans l'âme des gens, les raisins de la colère se gonflent et mûrissent, annonçant les vendanges prochaines »⁸.

Le pressentiment que la situation n'est pas tenable est annoncé (page 243) :

« Ya des trucs qui se passent donc les gens n'ont même pas idée...pas encore. Ca va bien amener quelque chose, tous ces gens qui s'en vont vers l'Ouest...loin de leurs fermes abandonnées. Il va arriver quelque chose qui changera tout ce pays. »

Loin cependant d'annoncer l'espoir, il incarne l'effroi devant l'ampleur des changements et leurs conséquences, pressentis comme décisifs. C'est ainsi que les « vendanges » des *raisins de la colère* n'auront rien de festif et ne seront pas synonymes d'abondance nouvelle : il s'agit plutôt de laisser éclater la colère dont, à l'image de Tom, les hommes se gorgent, et ne présage rien de bon. L'horizon de la révolte reste très éloigné, elle n'est qu'esquissée par la tentative du groupe dont fait partie le pasteur pour organiser une sorte de conscience collective chez les travailleurs.

⁶ page 288.

⁷page 398

⁸page 492

Survivre

La survie des individus semble en effet liée à celle des groupes : en dépit des apparences, le choix de l'individualisme n'apparaît jamais payant. Les personnages qui s'isolent disparaissent, tandis que l'organisation seule apporte un soulagement. Les liens tissés sont parfois individuels : « *Nous sommes trop contents de vous aider. Y a longtemps que je m'étais pas sentie aussi... aussi... en sécurité. Les gens ont besoin de ça...de se rendre service* », explique Sairy, une jeune femme récemment rencontrée et malade, qui assiste Man pour les derniers soins rendus au grand-père (page 178).

La création de nouvelles communautés est automatique :

« *Et à mesure que les mondes se mouvaient vers l'Ouest, les règles devenaient lois, sans que personne l'eût appris aux familles. [...] Et avec les lois, les châtiments — et il n'y en avait que deux – une bagarre prompte et meurtrière ou l'exclusion, et des deux l'exclusion était le plus dur. Car quiconque violait les lois emportait avec lui son nom et son visage et n'avait plus de place dans aucun monde, quel que fût l'endroit où il avait été créé* »⁹.

L'autorégulation apparaît comme la condition de la survie, et la recréation des cadres de relation est inéluctable. La quête de repères, d'indicateurs, permet d'espérer une certaine stabilité, comme celle qui est recréée dans le camp.

La lecture hésite en permanence entre la force d'évocation du roman, dont le vocabulaire très riche et concret, comme gorgé de terre, recrée un univers profondément rural, et le rappel saisissant de thèmes de réflexion réanimés par la récente crise. L'emballement d'un système porté par la démesure, et l'éloignement croissant de la nature, rappellent la création d'un système financier devenu autonome, dont les bénéfices naissent de la seule circulation de l'argent. La création d'une nouvelle sorte de travailleurs pauvres contraints à migrer et celle de leur traitement par les communautés locales évoquent la question française des Roms, et plus largement celle de l'immigration. Peut-être le plus frappant est-il le parallèle permanent entre l'abondance des fruits et la pauvreté des hommes, que la fiction rend manifeste à l'échelle individuelle autant que dans sa dimension devenue systémique.

⁹ page 272

4. Bibliographie de l'auteur

- 1929 – *Cup of gold*, New York, Robert M. McBride & Company, 269p. ; trad. : J. Papy, 1952.
- 1932 – *Pastures of Heaven*, New York, Covici-Friede, 302p. ; trad. : L. Guilloux, 1948.
- 1933 – *The Red Pony*, New York, Covici-Friede, 81p. ; trad. : Duhamel & Morise, 1963.
- 1933 – *To a God unknown* New York, Covici-Friede, 325p. ; trad. : J. Witta-Montrobert, 1950.
- 1935 – *Tortilla Flat*, New York, Grossett & Dunlap, 316p. ; trad. : B. V. Barbey, 1944.
- 1936 – *Of Mice and Men*, New York, Covici-Friede, 172p.; trad.: M.-E. Coindreau, 1955.
- 1936 – *In Dubious Battle*, New York, Collier, 1936. 343p. ; trad. : Ed. Michel-Tyl, 1940.
- 1937 – *The Long Valley*, New York, The Viking Press, 303p.; trad.: M. Duhamel et M. Morise, 1946.
- 1938 – *Their Blood is Strong*, San Francisco, Simon J. Lubin society of California, inc., 33p.
- 1939 – *The Grapes of Wrath*, New York, The Viking Press, 619 p.; trad.: Coindreau, 1939.
- 1941 – *Sea of Cortez*, New York, The Viking press, 598p. trad.: R. Fitzgerald, 1979.
- 1942 – *The Moon is Down*, New York, Dramatists Play Service, inc., 101p. trad. : Y Desvignes, 1944.
- 1942 – *Bombs Away*, New York, The Viking Press, 143 p.
- 1945 – *Cannery Row*, New York, The Viking Press, 208p.; trad. M. Paz, 1947.
- 1947 – *The Pearl*, New York, The Viking Press, 122p. trad. :R. Vavasseur, M. Duhamel, 1950.
- 1947 – *Vanderbilt Clinic*, New York, The Presbyterian Hospital.
- 1948 – *Russian Journal*, New York, The Viking Press, 220p.
- 1950 – *Burning Bright*, New York, The Viking Press, 159 p.; trad.: H. Thies, 1951.
- 1952 – *East of Eden*, New York, The Viking Press, 602p. ; trad.: J.-C. Bonnardot, 1954.
- 1954 – *Sweet Thursday*, New York, The Viking Press, 273p.; trad.: J.-C. Bonnardot, 1965.
- 1957 – *The Short reign of Pippin IV*, New York, The Viking Press, 188p.; trad.: R. Celli, 1957.
- 1958 – *Once there was a War*, New York, The Viking Press, 233p.

1962 – *The Winter of Our Discontent*, New York, The Viking Press, 311p.; trad.: J. Rosenthal, 1970.

1962 – *Travels with Charley*, New York, The Viking Press, 246p.; trad. M. Thies, 1952. Mon caniche, l'Amérique et moi

1969 – *In touch*, New York, Knopf, 202p.

1976 – *The Acts of King Arthur & his Noble Knights*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 363p. ; trad. : 1985.

5. Références

Steinbeck, J. (1955). Des Souris et des hommes. Paris, Gallimard.

Girard, R. (1994). Quand ces choses commenceront. Paris, Arléa.

http://www.jesuismort.com/biographie_celebrite_chercher/biographie-john_steinbeck-6058.php

http://nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1962/index.html

<http://www.fichesdelecture.com/auteur/biographie/94-john-steinbeck/>

Catalogue en ligne de la Hollis Library

Catalogue en ligne de la BNF